

Lettre à la fille

Comment une lettre se commence-t-elle ?

Par un aveu de faiblesse ? Ou de peine ? Ou d'incompréhension ?

Comment une histoire se finit-elle ? Est-ce un aveu de faiblesse, ou de peine, ou d'incompréhension ?

Le début d'une lettre comme la fin d'une histoire n'est jamais la même. Il n'y a pas de recette, pas de mode d'emploi... Il n'y a que l'instant, le cœur qui s'épanche et qui jette les mots en torrents, en orages ou même parfois, en fines gouttes qui peinent à s'écouler.

Finalement, une lettre, c'est comme une histoire : ça ne se contrôle pas. Faut lâcher prise, laisser aller et ne surtout pas réfléchir. Ça vient tout seul.

La lettre est commencée et je n'ai plus qu'à laisser parler mon cœur.

Trente années ont passé depuis que Claire nous a quittés sans que jamais nous ne la voyions. Sept mois dans le ventre de sa mère, un peu moins de temps encore pour rêver à la fille que nous allions avoir, et pour finir, ce moineau n'a jamais chanté, nous laissant là, tous les deux, désemparés, mais, heureusement pas seuls, car entourés de nos familles et de nos amis... Il a fallu un peu de temps et puis la vie est repartie. Tous les deux, nous nous sommes accrochés à tout ce que nous avions, notre amour et le leur.

C'est quoi l'amour ? Au bout de tout ce temps, je n'en sais toujours rien. Le coup de foudre, la routine, une explosion parfois, la tendresse, la passion, être bien ensemble, bien baiser (pas toujours), se supporter, se déchirer parfois, s'éloigner puis se rapprocher, se plaindre et se consoler, partager... Oui, partager un espoir, un mode de vie, une passion, ses amis, ses repas, son lit... Partager sans toujours tout comprendre et sans jamais rien maîtriser... Partager, (part-âgé ou reste-jeune), vieillir ensemble à petit feu ou se brûler rapidement à la flamme de l'autre. Partager et ne pas douter. Si tu doutes de toi ou de l'autre ou de l'entité couple, la flamme vacille, l'amour pâlit (pas lu, plus là, plus lit !).

Et voilà, un peu plus de trente ans après, nous avons perdu une autre fille. Ce n'était pas la nôtre ! Elle était entrée pourtant dans la famille, un jour, et, très vite, c'est comme si elle avait toujours été là. Nous l'avons bien connue, cette fille-là, pendant 7 ans au moins, et c'est dur de la voir s'éloigner, dur de se dire que nous ne la verrons plus que sur les albums photos ou les films qui racontent des bribes de nos vies...

Cette histoire qui s'achève nous laisse désemparés. Cette cassure avec la génération d'après survient quand la génération d'avant se craquelle, comme si le temps jouait avec nous, éclatant tous les liens pour nous rapprocher d'un vide dans lequel nous refuserons de nous précipiter. Encore et encore, nous nous soutiendrons, nous nous laisserons étayer par l'amitié. Nous les savons là, près de nous bien que loin... Mais toi, la fille, vers quelle vie te diriges-tu ? Te savoir heureuse nous enlèverait un peu de peine, mais nous doutons. Pas de ton intelligence ni de ta sensibilité, oh non ! De ta manière d'appréhender la vie peut-être, de vivre ton histoire. Il faut savoir se laisser bercer par la routine parfois, se laisser apprivoiser et accepter de ne pas tout maîtriser. Ce que tu as vécu ne se reproduit pas fatalement, car si tu as conscience de certaines choses, tu peux éviter de les reproduire, grâce à ton intelligence et à ta sensibilité. Et c'est valable aussi pour ceux qui ont fait ton histoire.

Comme toi sans doute, j'ai eu peur de mon avenir, peur de m'engager parfois. Je me souviens de cette phrase écrite au milieu de la nuit, il y a bien longtemps : « Je suis ici, je suis heureux et je m'en vais. » Peut-être as-tu pensé ou écrit la même... Peut-être que mon bonheur d'alors aurait pu se poursuivre et que ma vie aurait été toute autre... Peut-être n'étais-je pas sûr que le moment de bonheur vécu pourrait se prolonger... Peut-être que ce bonheur me faisait peur, que je croyais qu'il n'était pas fait pour moi, que je n'y avais pas droit... Peut-être que tout est mieux ainsi, et qu'il me fallait partir pour me grandir encore, pour me maturer et pouvoir plus tard m'autoriser à être heureux.

J'espère qu'il en sera de même pour toi, qu'un jour, au hasard de la vie, nous saurons que tu es épanouie, et alors, une larme au coin de l'œil, nous serons heureux pour toi, et un peu nostalgiques des jours où tu faisais partie de notre joie, de notre famille, de notre vie. Et s'il faut parler vrai, je formule ce vœu de vivre autant de belles choses avec notre éventuelle prochaine fille...

Le temps n'efface rien, enfin tant que notre mémoire n'est pas malade. Non, le temps n'efface rien, il ajoute des couches aux couches comme on recouvre une peinture ancienne pour rafraîchir son décor... et à la moindre éraflure, la vieille couleur remonte à la surface, et avec elle, les temps d'avant, les souvenirs, les joies et les blessures. Toi, comme nous, avons suffisamment mêlé nos histoires pour que nous nous appartenions, même sans le vouloir, pour le reste de nos vies. Nous ne mesurons jamais sur le moment ce que les autres nous apportent, et d'ailleurs, nous n'en ressentirons que rarement, même avec du recul, l'impact réel sur nos vies, notre manière d'être, notre personnalité...

Je sais ce que je dois à certaines rencontres sur certains points précis... Si je mesure l'impact d'une phrase précise de mon père ou de la lecture d'un livre de Badinter * (Robert) qui ont changé quelque chose dans ma vie, je ne saurais dire la nature globale de la mutation engendrée, ni la part dans cette évolution, de l'histoire de mon père qui lui a permis de dire cette phrase à ce moment précis ou de l'influence de mon frère qui m'a passé ce livre. La vie nous prend au dépourvu, nous pilonne de milliards de messages, de signes ou de rencontres, et nous ne réagissons qu'à une petite partie d'entre eux, et ensuite, ne prenons conscience de l'importance que d'une part infime de celle-ci. Je crois que nos vies basculent sans arrêt, en réagissant à un fait et non à un autre, en acceptant un sourire et non un autre, en prenant un itinéraire et non un autre, en oubliant un rendez-vous ou bien en en annulant un autre, en restant ou en partant, en choisissant de rire ou de pleurer, etc...

Un signe ou une pensée ou une situation t'a imposé ton choix de sortir de nos vies : nous ne pouvons que respecter ton choix et espérer qu'il t'amène le meilleur. Notre fils rebondira, nous, ses parents, nous vivrons encore de belles choses, et si nous ne mesurons pas précisément ce que tu nous as apporté pendant ces 7 ans, moi je sais que ça a beaucoup ressemblé à du bonheur et qu'un bonheur, même perdu, aura toujours un air d'éternité. J'ai envie que ce qui a été beau le reste dans mes souvenirs, tu sais, ce qu'il y a sous les couches de peinture sensées rénover le décor...

Nous resterons ce que nous sommes, sans refuser toutefois d'essayer de nous bonifier encore. Quand à toi, vas, deviens encore plus toi, en y croyant toujours. Tu as le devoir d'être heureuse en plus d'être tout simplement.

Cette lettre, comme notre histoire, s'arrête là.

Trouve la force d'être heureuse.

A toi.

Post scriptum après un Noël et deux enterrements :

Ma bien-aimée (peut-être un peu prétentieux, disons aimée, quelques fois bien et d'autres mal, elle seule peut le dire) disait l'autre jour : « Par rapport à d'habitude, nous étions quand-même trois de moins à Noël ! » Et oui, trois : une décédée, une à l'hôpital et toi !

Les deux premières sont parties définitivement rejoindre leur amour, leur paradis ou ce en quoi l'on veut bien croire. Elles sont parties et pour leur départ, chaque fois, un spectre est apparu, un être si proche et si lointain, et les larmes sont montées aux yeux comme elles montent lorsque j'écris ces mots. Ton petit signe en passant, ton air grave, ton esquisse de sourire...

Dans le quotidien, je joue au dur, je bravache, mais au fond de moi...

... je ne sais pas. Le cœur et la raison ne semblent pas s'entendre sur ce sujet. Je ne comprends rien à ce qui s'est passé, et je crois bien que ça me vexé ! Pierre Dac disait que si « perdre un être cher est un grand malheur, en perdre deux est de la négligence. » Alors nous, en en perdant trois en si peu de temps, avons-nous donc rejoint Alzheimer ou sommes-nous des psychopathes semant le vide autour de nous ? (je rigole bien sûr, car il me reste une bribe d'humour pour essayer d'être poli selon Chris Marker **). Je ris... jaune bien sûr ! Comme chaque fois où la vie m'entame bien, où l'émotion prend le dessus, j'oscille entre rires et larmes en attendant que la vie reprenne, m'égarant dans les mots... balançant des fléchettes... pédalant dans le vide... En gros, donnant du temps au temps, et un petit peu ...

... à toi !

* Robert Badinter, *L'Exécution*, [Grasset](#), Paris, 1973, 211 p.

** « L'humour est la politesse du désespoir. »